EXTRAITS D'OEUVRES

A LA RENCONTRE DE FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND ET DU ROMANTISME

La maison de Chateaubriand © CD92

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
MAISONS DES ILLUSTRES

SOMMAIRE

Textes sur son installation à la Vallée-aux-Loups **3**

Extraits d'œuvres de Chateaubriand selon l'ordre chronologique **13**

Bibliographie **31**

Informations pratiques **34**

Accès **35**

Installation à la Vallée-aux-Loups

Texte 1

« Lorsque, dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir
que la chaîne de l'esclave et la voix du délateur ; lorsque tout tremble
devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que
de mériter sa disgrâce, l'historien parait chargé de la vengeance des peuples.
C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'empire ;
il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence a
livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde.

Bientôt toutes les fausses vertus seront démasquées par l'autour des Annales ;
bientôt il ne fera voir dans son tyran déifié que l'histrion, l'incendiaire et le
parricide semblable à ces premiers chrétiens d'Égypte qui au péril de leurs jours
pénétraient dans les temples de l'idolâtrie, saisissaient au fond d'un sanctuaire
ténébreux la divinité que le crime offrait à l'encens de la peur, et trainaient à la
lumière du soleil, au lieu d'un dieu, quelque monstre horrible.
Mais si le rôle de l'historien est beau, il est souvent dangereux. Il ne suffit pas
toujours, pour peindre les actions des hommes, de se sentir une âme élevée, une
imagination forte, un esprit fin et juste, un cœur compatissant et sincère ; il faut
encore trouver en soi un caractère intrépide, il faut être préparé à tous les
malheurs, et avoir fait d'avance le sacrifice de son repos et de sa vie ».

Chateaubriand, *Sur le Voyage pittoresque et historique de l'Espagne par M Alexandre de Laborde*, in *Mercure de France* du 4 juillet 1807.

Texte 2

La Vallée-aux-Loups, près d'Aulnay,

Ce 4 octobre 1811.

Il y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre-Sainte j'achetai près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Châtenay, une maison de jardinier cachée parmi des collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison, n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances *; spatio brevi spem longam reseces.*[1]

Les arbres que j'y ai plantés prospèrent, ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour, en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans comme j'ai protégé leur jeunesse. Je les ai choisis autant que je l'ai pu des divers climats où j'ai erré, ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions.

Si jamais les Bourbons remontent sur le trône, je ne leur demanderai, en récompense de ma fidélité, que de me rendre assez riche pour joindre à mon héritage la lisière des bois qui l'environnent : l'ambition m'est venue ; je voudrais accroître ma promenade de quelques arpents : tout chevalier errant que je suis, j'ai les goûts sédentaires d'un moine : depuis que j'habite cette retraite, je ne crois pas avoir mis trois fois les pieds hors de mon enclos.
Mes pins, mes sapins, mes mélèzes, mes cèdres tenant jamais ce qu'ils promettent, la Vallée-aux-Loups deviendra une véritable chartreuse. Lorsque Voltaire naquit à Châtenay le 20 février 1694, quel était l'aspect du coteau où se devait retirer en 1807 l'auteur du *Génie du Christianisme* ?

[1] **Abrège l'attente trop longue pour un instant si court. Horace *Carpe diem***

Ce lieu me plaît ; il a remplacé pour moi les champs paternels ; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles ; c'est au grand désert d'*Atala* que je dois le petit désert d'Aulnay ; et pour me créer ce refuge, je n'ai pas, comme le colon américain, dépouillé l'Indien des Florides. Je suis attaché à mes arbres ; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ; je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir au milieu d'elle.
Mémoire d'outre-tombe, livre premier, chapitre 1.

Texte 3

Vers la fin de novembre, voyant que les réparations de ma chaumière n'avançaient pas, je pris le parti de les aller surveiller.

Nous arrivâmes le soir à la Vallée. Nous ne suivîmes pas la route ordinaire ; nous entrâmes par la grille au bas du jardin. La terre des allées, détrempée par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer ; la voiture versa. Le buste en plâtre d'Homère, placé auprès de madame de Chateaubriand, sauta par la portière et se cassa le cou : mauvais augure pour les *Martyrs*, dont je m'occupais alors.

La maison, pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient, cognaient, était chauffée avec des copeaux et éclairée par des bouts de chandelle ; elle ressemblait à un ermitage illuminé la nuit par des pèlerins, dans les bois.
Charmés de trouver deux chambres passablement arrangées et dans l'une desquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table.
Le lendemain, réveillé au bruit des marteaux et des chants des colons, je vis le soleil se lever avec moins de soucis que le maître des Tuileries.

J'étais dans des enchantements sans fin ; sans être madame de Sévigné, j'allais, muni d'une paire de sabots planter mes arbres dans la boue, passer et repasser dans les mêmes allées, voir et revoir tous les petits coins, me cacher partout où il y avait une broussaille, me représentant ce que serait mon parc dans l'avenir, car alors l'avenir ne manquait point.
En cherchant à rouvrir aujourd'hui par ma mémoire l'horizon qui s'est fermé, je ne trouve plus le même, mais j'en rencontre d'autres. Je m'égare dans mes pensées évanouies ; les illusions sur lesquelles je tombe sont peut-être autant belles que les premières ; seulement elles ne sont plus si jeunes ; ce que je voyais dans la splendeur du midi, je l'aperçois à la lueur du couchant. – Si je pouvais néanmoins cesser d'être harcelé par des songes !
Bayard, sommé de rendre une place, répondit : « Attendez que j'aie fait un pont de corps morts, pour pouvoir passer avec ma garnison. » Je crains qu'il ne me faille, pour sortir, passer sur le ventre de mes chimères.

Mes arbres, étant encore petits, ne recueillaient pas les bruits des vents de l'automne ; mais, au printemps, les brises qui haleinaient les fleurs des prés voisins en gardaient le souffle, qu'elles reversaient sur ma vallée.

Je fis quelques additions à la chaumière ; j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé à Athènes.

Mon projet était d’ajouter une tour au bout de mon pavillon ; en attendant, je simulai des créneaux sur le mur qui me séparait du chemin : je précédais ainsi la manie du moyen âge, qui nous hébète à présent.

Mémoire d’outre-tombe, livre dix-huitième, chapitre 5.

Texte 4

(A mettre en regard avec le précédent)

Enfin nous nous décidâmes à sacrifier à peu près la dernière somme qui nous restait, à acheter une chaumière pas trop loin de Paris ; nous en trouvâmes une à trois lieues et aussi sauvage qu'on aurait pu l'avoir dans les montagnes d'Auvergne.

Cette maison, que nous achetâmes 24.000 francs, ce qui donne la mesure de sa beauté, est située à Aulnay, près de Sceaux et de Châtenay. C'était, quand nous en fîmes l'acquisition, une espèce de grange sans cour avec un verger planté de mauvais pommiers, avec un taillis et quelques mauvais arbres, un seul acacia excepté qui était fort beau ; mais ce verger, rempli de mouvements de terrain et environné (ainsi que la maison) de coteaux plantés , était susceptible de devenir un fort joli jardin. Cette sauvage propriété appelée alors la Vallée-aux-Loups et ensuite nommée par Fontanes, Val-de-Loup et enfin depuis simplement la Vallée, avait jadis appartenu à un fort brasseur, très riche, de la rue Saint-Antoine, lequel au commencement de la Révolution avait rendu un assez grand service à la famille royale. En reconnaissance, la Reine lui fit dire un jour qu'elle irait visiter sa brasserie d'Aulnay. Le bonhomme ne trouvant pas sa chaumière assez belle pour recevoir sa souveraine fit, dit-on, construire en trois jours le petit pavillon qui se trouve sur un des coteaux du jardin et qui, à l'époque où nous achetâmes la Vallée, se trouvait être effectivement de trop magnifique fabrique pour le reste de l'habitation. Comme, après la sentence d'exil prononcée, on n'en pressait pas l'exécution, cela nous donna le temps de faire faire les réparations les plus urgentes à la Vallée, avant d'aller en prendre possession, et nous prîmes, en attendant, un appartement dans un hôtel garni rue des Saints Pères […]

Vers la fin de novembre, voyant que les réparations de notre chaumière n'avançaient pas, nous prîmes le parti d'aller les surveiller nous-mêmes ; nous arrivâmes le soir à la Vallée, par un temps épouvantable. Les chemins du côté d'Aulnay, très difficiles en tout temps, sont impraticables dans la mauvaise saison. Nous entrâmes par une grille, qui se trouve au bas du jardin et qui n'est pas l'entrée ordinaire ; la terre des allées, fraîchement remuée et démolie par la pluie, empêchait les chevaux d'avancer et, par un effort qu'ils firent pour dégager les roues des ornières, la voiture versa. Nous ne nous fîmes aucun mal, mais Homère que je tenais dans mes bras passa par la portière et se cassa le cou,

victime immolée au ressentiment de Bonaparte. La maison, qui n'était guère plus en état que le jour que nous l'achetâmes, était encore pleine d'ouvriers qui riaient, chantaient et nous souhaitaient la bienvenue. A leur tête était notre vieux cuisinier, que nous avions envoyé mettre le pot-au-feu. Il n'était pas plus ivre que de coutume, mais assez pour chanceler et ne pouvoir dire deux mots de suite. Cet état d'ivresse, où il était habituellement, ne l'empêchait pas de faire merveilleusement la cuisine, et au contraire si, à force de réprimandes et de menaces, on parvenait à l'empêcher de boire un jour, il ne savait plus ce qu'il faisait : un de ces jours néfastes par exemple, il nous mit au lieu de bœuf un pain de sucre dans la soupe. Les chambres sans fenêtres étaient chauffées avec force copeaux et éclairées avec un grand luxe de bouts de chandelles ; l'odeur des côtelettes, qui rôtissaient, se mêlait à l'odeur de la fumée de tabac, car les bouteilles de notre frise-poulet ne lui faisaient pas oublier les côtelettes toujours cuites à point. Tout le monde était gai, nous le fûmes aussi et, charmés de trouver deux chambres qu'on nous avait assez bien arrangées, dans lesquelles on avait préparé le couvert, nous nous mîmes à table et mangeâmes de très bon appétit. Nous dormîmes bien et, le matin réveillés au bruit des marteaux et des chants joyeux de notre petite colonie, les pauvres exilés virent le soleil se lever avec moins de soucis que le maître des Tuileries qui, alors, l'était du monde entier.

Céleste de Chateaubriand, cahier rouge, In *Un complément aux Mémoires d'outre-tombe*, préface et note par Joseph Le Gras, Jonquière éditeur, Paris, pages 25 à 28.

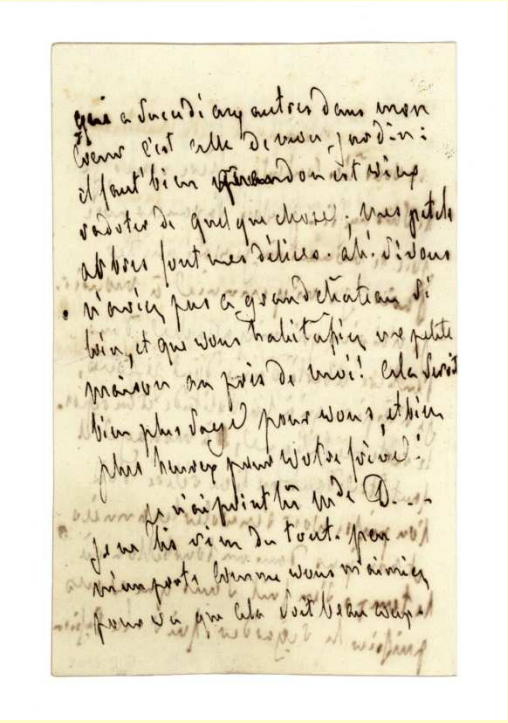
Texte 5

Dernières lignes écrites à la Vallée-aux-Loups.

Révélation sur le mystère de la vie.

Revenu de Montboissier, voici les dernières lignes que je trace dans mon ermitage ; il le faut abandonner tout rempli des beaux adolescents qui déjà dans leurs rangs pressés cachaient et couronnaient leur père.
Je ne verrai plus le magnolia qui promettait sa rose à la tombe de ma Floridienne, le pin de Jérusalem et le cèdre du Liban consacrés à la mémoire de Jérôme, le laurier de Grenade, le platane de la Grèce, le chêne de l'Armorique, au pied desquels je peignis Blanca, chantai Cymodocée, inventai Velléda. Ces arbres naquirent et crûrent avec mes rêveries ; elles en étaient les Hamadryades. Ils vont passer sous un autre empire : leur nouveau maître les aimera-t-il comme je les aimais ? Il les laissera dépérir, il les abattra peut-être : je ne dois rien conserver sur la terre. C'est en disant adieu aux bois d'Aulnay que je vais rappeler l'adieu que je dis autrefois aux bois de Combourg : tous mes jours sont des adieux.

Mémoire d'outre-tombe, livre troisième, chapitre 9.



Lettre autographe de Chateaubriand © CD 92

Texte 6

Le jour même, nous nous mîmes à l'ouvrage et, en peu de temps, nous transformâmes notre verger en un jardin fort agréable et que les flatteurs appelaient un parc. Il est vrai qu'à cause des mouvements de terrain et par la manière dont il était planté, il paraissait très considérable, quoiqu'il n'eût que 1 5 ou 16 arpents.

Chacun de nous deux avait la prétention d'être le jardinier par excellence ; les allées surtout étaient un sujet de querelles perpétuelles, mais je suis restée convaincue que j'étais beaucoup plus habile dans cette partie que M. de Chateaubriand. Pour les arbres, il les plantait à merveille, cependant il y avait encore discussion au sujet des groupes. Je voulais qu'on mît un ou deux arbres en avant pour former un enfoncement, ce qui donne de la grandeur au jardin ; mais lui et maître Benjamin, le plus fripon des jardiniers, ne voulaient rien céder sur cet article .

En outre de la collection presque entière de tous les arbres d'agrément, nous plantâmes des milliers d'arbres verts (à peine hauts d'un pied). Ces pins, tirés des pépinières de Méréville et que nous devons à M. de Laborde, sont actuellement (1830) des arbres que les Alpes ne renieraient pas ; les cèdres surtout sont d'une beauté remarquable ; plusieurs personnes eurent encore la bonté de nous donner des arbres rares : l'impératrice Joséphine, entre autres, nous fit présent de plusieurs arbustes et surtout d'un magnolia à fleurs pourpres, le seul qu'il y eût alors en France après celui qui lui restait à la Malmaison.

Céleste de Chateaubriand cahier rouge in *Mémoires de Madame de Chateaubriand*, *Cahier rouge et cahier vert*, collection l’histoire en mémoire, Perrin 1990, pages 63-64.

Texte 7

Pendant l'été de 1810 (nous étions absents), notre jardinier de la Vallée reçut une singulière visite.
Voici ce qu'il nous raconta à notre retour : « Un monsieur (pas trop élégant) vint un jour me demander à voir la maison de Monsieur ; il avait avec lui un autre monsieur, grand et beau et qui était bien mieux habillé. Cependant il n'était pas le maître et, pendant que le premier postillonnait dans le jardin, celui-ci ne s'approchait de lui que lorsqu'il l'appelait.
Le petit homme allait si vite que nous ne pouvions pas le suivre. Quand il fut près de la tour, il se mit à croiser les bras et à regarder la belle vue. Monsieur, il n'en pouvait pas revenir, car il a dit à son camarade : « Chateaubriand » n'est pas trop malheureux ; je me plairais fort ici Mais je ne sais pas s'il voudrait me faire les honneurs de son château ».
Ensuite il monta dans la tour et il me dit que je pouvais m'en aller parce qu'il voulait se promener encore. Ils firent plusieurs fois le tour du jardin et, en sortant, me donnèrent cinq napoléons pour ma peine. Ma fois, monsieur, j'ai pensé que c'était Bonaparte ! « Le soir, en allant fermer la tour, j'ai trouvé au bas une branche de laurier piquée dans un peu de terre fraîchement remuée ; j'ai fouillé et j'ai trouvé un gant de peau jaune, tout neuf, que j'ai gardé ».
Effectivement, Benjamin nous apporta ce gant que nous avons longtemps conservé.

Céleste de Chateaubriand cahier rouge in *Mémoires de Madame de Chateaubriand*, *Cahier rouge et cahier vert*, collection l’histoire en mémoire, Perrin 1990, pages 69-70.

Le bureau de Chateaubriand dans la tour Velléda © CD 92

Extraits des œuvres principales de Chateaubriand présentés selon l'ordre chronologique de leur rédaction

Atala

1801

Résumé de l'œuvre :

En 1755, un jeune Français, René, poussé par des passions et des malheurs, est accueilli par les Natchez, peuple indien vivant sur les bords du Meschacebé en Louisiane.

Chactas, un des chefs les plus vénérés de cette nation indienne, adopte René. Et lui révèle l'histoire de sa jeunesse. Fils adoptif d'un Espagnol nommé Lopez, Chactas, jeune Natchez, en voulant retourner à la vie sauvage est capturé par la tribu ennemie les Muscogulges. Atala, fille du chef de cette tribu, sauve le jeune homme. Ils s'enfuient tous deux à travers la forêt et après près avoir longtemps erré, se réfugient chez un missionnaire, le père Aubry. Celui-ci entreprend d'unir Chactas et Atala par les liens du mariage en convertissant Chactas au christianisme, Atala ayant par sa mère déjà reçu une éducation chrétienne. Mais la mère d'Atala, pour lui sauver la vie alors qu'elle n'était pas encore née, avait promis devant Dieu que celle-ci resterait vierge. Pour ne pas succomber à la tentation d'aimer Chactas et rester fidèle à la promesse de sa mère, Atala s'est empoisonnée pendant leur fuite. Avant de mourir, elle apprend qu'elle aurait pu se marier avec Chactas car la promesse faite à sa mère n'était pas valide au regard du droit ecclésiastique. Bouleversé, Chactas se convertit par amour pour la jeune femme.

Extraits :

Le récit de Chateaubriand ouvre par une somptueuse description du paysage qui sert de décor à l'action de ce roman.

« Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe

antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivière sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des caribous se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à têtes jaunes, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois en s'y balançant comme des lianes ».

Chateaubriand, *Atala*, prologue.

« Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : " Quittons ces lieux. " J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid ; les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles.... O première promenade de l'amour ! Il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

Qu'ils sont incompréhensibles les mortels agités par des passions ! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre : dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout ce qui n'était pas Atala. Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture ».

Chateaubriand, *Atala*, *Les chasseurs*.

René

Publié en 1802

Résumé de l'œuvre :

Réfugié dans la tribu indienne des Natchez en Louisiane, René, un aristocrate français a été adopté par Chactas, un sage aveugle qui lui a désigné une épouse conformément aux mœurs indiennes. René passe ses journées isolé dans la nature à nourrir sa mélancolie. Au détour d'une conversation avec Chactas et le père Souël, un jésuite, René se lance dans une confession spontanée sur le récit de sa vie dans le but de justifier son attitude renfermée.
Après le décès de son père quelques années auparavant, il décide de voyager à travers l'Europe. En proie à un profond dégoût de la vie, il pense à se suicider mais va être aidé par sa sœur Amélie. Cette dernière va alors peu à peu s'éprendre de son frère. Pour se soigner de cet amour incestueux, elle choisit d'aller se repentir dans un couvent. Désespéré après des années de voyage qui lui ont fait prendre conscience de sa solitude, de son rejet des autres et de son manque de confiance, troublé par l'éloignement de sa sœur, René s'embarque pour les Etats-Unis où il apprendra dans une lettre qu'Amélie, torturée par le remords, est morte comme une sainte en soignant ses compagnes. Cette lettre est un des éléments déclencheurs de sa confession.
À la fin du récit, on apprend que René, Chactas et le Père Souël sont morts peu de temps après le massacre des Français et des Natchez en Louisiane.

Extrait :

Ce passage raconte les adieux de René à sa sœur Amélie retirée dans un couvent au bord de la mer.

« Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte ; déjà plusieurs vaisseaux avaient appareillé au baisser du soleil ; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute ; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Etait-ce toi, ô mon Amélie, qui prosternée au pied du crucifix, priait le

Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils au pied de l'asile que rien ne peut troubler, l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule, les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau maintenant témoin de mes larmes, écho du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible, qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon ».
Chateaubriand, *René*.

Génie du christianisme

Publié en 1802

Résumé :

Cet ouvrage a pour objet de montrer l'excellence de la religion chrétienne sous un aspect tout nouveau, la beauté poétique. L'auteur a résumé lui-même sa pensée de la manière suivante : « De toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres. Le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices, bâtis pour les malheureux, jusqu'aux temples élevés par Michel-Ange et décorés par Raphaël. Il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste ». L'ouvrage entier n'est que le développement de cette thèse.

Le *Génie du Christianisme* peut se diviser en trois parties. Dans la première, Chateaubriand expose et cherche à démontrer le dogme chrétien ; dans la seconde, il décrit le génie poétique et littéraire du christianisme ; dans la troisième, il traite du culte, c'est-à-dire de toutes les institutions et de toutes les œuvres qui sont nées du christianisme.

Extrait :

Des églises gothiques

« Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraicheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique, tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères et la Divinité.

Les deux tours hautaines, plantées à l'entrée de l'édifice, surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre, et les adopter pour les arbres de leurs

forêts ; des corneilles voltigent autour de leurs faîtes, et se perchent sur leurs galeries.

Mais tout-à-coup, des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours, et en chassent les oiseaux effrayés.

L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en conserver les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres qui roule dans la profondeur des bois. Les siècles évoqués par ces bruits religieux font sortir leurs antiques voix du sein des pierres, et soupirent dans tous les coins de la vaste basilique. Le sanctuaire mugit comme l'antre de l'ancienne Sibylle, et tandis que d'énormes airains se balancent avec fracas sur votre tête, les souterrains voûtés de la mort se taisent profondément sous vos pieds ».

Chateaubriand, *Génie du christianisme*, Livre I Beaux-arts, Chapitre VIII.

Les Natchez

1796-1797 publié en 1826 dans les *Œuvres complètes*

Résumé :

C'est d'abord l'histoire de la destruction du peuple des Natchez, révolté contre les Français en 1727. La seconde partie de l'œuvre prend l'allure d'un roman : René, dont le secret de l'exil sera dévoilé dans *René*, est accueilli chez les Natchez, en Louisiane, par le vieux Chactas ; il sera assassiné par un Natchez.

Extrait :
René, en mission, fait une halte auprès du tombeau d'un enfant.

« Quelques sons confus, et bientôt quelques paroles distinctes, échappent aux lèvres du frère d'Amélie ; il rêvait de sa sœur : les mots qu'il laissait tomber étaient tour à tour prononcés dans sa langue maternelle et dans la langue des sauvages. L'Indienne voulut profiter de cet oracle ; elle répondait à René à mesure qu'il murmurait quelque chose. II s'établit entre elle et lui un dialogue :
« Pourquoi m'as-tu quitté? dit René en natchez.
— Qui? « demanda l'Indienne. René ne répondit point.
« Je l'aime, dit le frère d'Amélie un moment après.
— Qui ? dit encore l'Indienne.
— La mort, » repartit René en français.
Après un assez long silence René dit :
« Est-ce là le corps que je portais? » Et il ajouta d'une voie plus élevée :
« Les voici tous : Amélie, Céluta, Mila, Outoûgamiz, Chactas, d'Artâguette ! »
René poussa un soupir, se tourna du côté du cœur, et ne parla plus. Le bruit que l'Indienne fit malgré elle en se voulant retirer, réveilla le frère d'Amélie. Il fut d'abord étonné de voir une femme à ses côtés, mais il comprit bientôt que c'était la mère de l'enfant dont il foulait le tombeau. Il lui imposa les mains, poussa les trois cris de douleur, et lui dit :
« Pardonne- moi, j'ai mangé une partie de la nourriture de ton fils; mais j'étais voyageur, et j'avais faim ; ton fils m'a donné l'hospitalité. — Et moi, dit l'Indienne, je croyais que tu étais un génie, et je t'ai interrogé pendant ton sommeil.
— Que t'ai-je dit ? demanda René.
— Rien, » repartit l'Indienne.
René s'était égaré ; il s'enquit du chemin qu'il devait suivre :
« Tu tournes le dos aux Natchez, répondit la femme sauvage; en continuant à marcher vers le nord, tu n'y arriveras jamais ».

Destinée de l'homme ! Si René n'eût point rencontré cette femme, il se fût éloigné de plus en plus du lieu fatal. L'Indienne lui montra sa route et le quitta après lui avoir recommandé l'enfant qu'elle avait perdu. Il se leva enfin, le jour qui devait être suivi d'une nuit si funeste ».
Chateaubriand, *Les Natchez*.

Le bureau de Chateaubriand dans la tour Velléda © CD 92

Les Martyrs

Rédigé et publié en 1809

Thème

Ce roman historique veut prouver que le christianisme se prête mieux que le paganisme à l'emploi du merveilleux, au développement des caractères et au jeu des passions dans l'épopée. Eudore, officier chrétien de l'armée romaine, raconte ses voyages et ses amours, avant de périr dans l'arène en compagnie de sa fiancée Cymodocée, une jeune Grecque convertie par lui. C'est le parcours initiatique d'un jeune homme qui, de l'indifférence religieuse, s'élève jusqu'au zèle vertueux du martyr.

Chateaubriand a beaucoup mis de lui-même dans son héros un peu volage et dans ses souvenirs de campagnes, ce qui donne une tonalité très juste à certaines pages rappelant la Bretagne ou la campagne des Ardennes. Napoléon I^{er} transparaît derrière Galérius, et l'infâme Hiéroclès fait penser à Fouché.

L'épisode le plus fort des *Martyrs* est certainement celui des amours d'Eudore et de Velléda, la druidesse gauloise. Avec cette figure, Chateaubriand met en scène, encore une fois, la tentation qui rapproche deux amants de cultures différentes et, pour une fois, la transgression de l'interdit.

Extrait

Ce passage raconte la première rencontre entre Cymococée et Eudore.

« Une source d'eau vive, environnée de hauts peupliers, tombait à grands flots d'une roche élevée ; au-dessus de cette roche on voyait un autel dédié aux nymphes, où les voyageurs offraient des vœux et des sacrifices. Cymodocée allait embrasser l'autel et supplier la divinité de ce lieu de calmer les inquiétudes de son père, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui dormait appuyé contre un rocher. Sa tête inclinée sur sa poitrine et penchée sur son épaule gauche était un peu soutenue par le bois d'une lance ; sa main, jetée négligemment sur cette lance, tenait à peine la laisse d'un chien qui semblait prêter l'oreille à quelque bruit ; la lumière de l'astre de la nuit, passant entre les branches de deux cyprès, éclairait le visage du chasseur tel un successeur d'Apelles a représenté le sommeil d'Endymion. La fille de Démodocus crut en effet que ce jeune homme était l'amant de la reine des forêt ; une plainte du zéphyr lui parut être un soupir de la déesse, et elle prit un rayon fugitif de la lune dans le bocage pour le bord de la tunique blanche de Diane qui se retirait. Épouvantée, craignant d'avoir troublé les mystères, Cymodocée tombe à genoux, et s'écrie :

« Redoutable sœur d'Apollon, épargnez une vierge imprudente ; ne la percez pas de vos flèches ! Mon père n'a qu'une fille, et jamais ma mère, déjà tombée sous vos coups, ne fut orgueilleuse de ma naissance ! ».
A ces cris le chien aboie, le chasseur se réveille. Surpris de voir cette jeune fille à genoux, il se lève précipitamment.
« Comment, dit Cymodocée, confuse et toujours à genoux, est-ce que-tu n'es pas le chasseur Endymion ? »
« Et vous, dit le jeune homme non moins interdit, est-ce que vous n'êtes pas un ange ? »
Chateaubriand, *Les Martyrs*, livre I.

Les aventures du dernier Abencérage

Écrit vers 1809 pendant son séjour à la Vallée-aux-Loups mais publié seulement en 1826 dans les *Œuvres complètes*.

Ce récit raconte les amours impossibles entre un jeune prince Maure et une jeune Espagnole de noble lignée.

Au début du XVI^{e} siècle, quelques années après la conquête du Mexique, Aben Hamet, dernier membre de la famille des Abencérage qui régna sur Grenade, revient incognito sur la terre de ses ancêtres. Égaré dans la ville, il rencontre Blanca de Bivar, jeune princesse chrétienne. La passion qui les unit est compromise par la fidélité que chacun éprouve envers sa foi respective ; Blanca est chrétienne, Aben Hamet est musulman ; l'un devra renoncer à sa foi pour épouser l'autre.

Devant le désespoir de Blanca dont la santé ne cesse de s'altérer, Aben hamet est prêt à se convertir, mais au cours d'une fête donnée par Don Carlos, le frère de Blanca, il apprend que leur famille compte le Cid Comprador parmi ses ancêtres et que le grand-père de Blanca et de Don Carlos a tué le sien pendant la prise de Grenade en 1492. Au nom de la piété filiale, le jeune prince Maure ne peut plus épouser la belle Espagnole. Aben Hamet part en exil et Blanca ne se mariera jamais.

Extrait

Ce passage relate la promenade de Blanca et d'Aben Hamet dans le palais de l'Alhambra.

« Tous les charmes, tous les regrets de la patrie, mêlés aux prestiges de l'amour, saisirent le cœur du dernier Abencerage. Immobile et muet, il plongeait des regards étonnés dans cette habitation des Génies : il croyait être transporté à l'entrée d'un de ces palais dont on lit la description dans les contes arabes. De légères galeries, des canaux de marbre blanc bordés de citronniers et d'orangers en fleur, des fontaines, des cours solitaires, s'offraient de toutes parts aux yeux d'Aben-Hamet, et à travers les voûtes allongées des portiques il apercevait d'autres labyrinthes et de nouveaux enchantements. L'azur du plus beau ciel se montrait entre des colonnes qui soutenaient une chaîne d'arceaux gothiques. Les murs, chargés d'arabesques, imitaient à la vue ces étoffes de l'Orient que brode

dans l'ennui du harem le caprice d'une femme esclave. Quelque chose de voluptueux, de religieux et de guerrier semblait respirer dans ce magique édifice, espèce de cloître de l'amour, retraite mystérieuse où les rois maures goûtaient tous les plaisirs et oubliaient tous les devoirs de la vie.

Après quelques instants de surprise et de silence, les deux amants entrèrent dans ce séjour de la puissance évanouie et des félicités passées. Ils firent d'abord le tour de la salle des Mésucar, au milieu du parfum des fleurs et de la fraîcheur des eaux. Ils pénétrèrent ensuite dans la cour des Lions. L'émotion d'Aben-Hamet augmentait à chaque pas. " Si tu ne remplissais mon âme de délices, dit-il à Blanca, avec quel chagrin me verrais-je obligé de te demander, à toi Espagnole, l'histoire de ces demeures ! Ah ! Ces lieux sont faits pour servir de retraite au bonheur, et moi... ! "

Aben-Hamet aperçut le nom de Boabdil enchâssé dans des mosaïques. " O mon roi ! s'écria-t-il, qu'es-tu devenu ? Où te trouverai-je dans ton Alhambra désert ? " Et les larmes de la fidélité, de la loyauté et de l'honneur couvraient les yeux du jeune Maure. " Vos anciens maîtres dit Blanca, ou plutôt les rois de vos pères étaient des ingrats. - Qu'importe ? Repartit l'Abencerage : ils ont été malheureux ».

Chateaubriand, *Les aventures du dernier Abencérage*.

Les Mémoires d'outre-tombe

L'édition originale des *Mémoires- d'outre-tombe* est publiée en 12 volumes entre 1849 et 1850 chez Penaud frères. L'écrivain commence la rédaction de ses Mémoires à la Vallée- aux-Loups, en 1809-1810, sous le titre de « Mémoires de ma vie ». Après la révolution de Juillet, il en repense le projet sur une tout autre échelle, et leur donne un nouveau titre : *Mémoires d'outre-tombe.* Il envisage alors qu'ils ne soient publiés que cinquante ans après sa mort.
Mais contrairement à ses volontés, pressé par des besoins d'argent, il se voit dans l'obligation de vendre l'ouvrage en 1836 : il cède les droits d'exploitation de l'œuvre à une société en commandite, qui s'engage à ne publier le manuscrit qu'après sa mort. En contrepartie, une rente viagère lui est assurée.
La vente de ses mémoires inspire à Chateaubriand ces commentaires :

« La triste nécessité qui m'a toujours tenu le pied sur la gorge, m'a forcé de vendre mes Mémoires. Personne ne peut savoir ce que j'ai souffert d'avoir été obligé d'hypothéquer ma tombe […] mon dessein était de les laisser à Madame de Chateaubriand : elle les eût fait connaître à sa volonté, ou les aurait supprimés, ce que je désirerais plus que jamais aujourd'hui.
Ah ! Si, avant de quitter la terre, j'avais pu trouver quelqu'un d'assez riche, d'assez confiant pour racheter les actions de la Société, et n'étant pas, comme cette Société, dans la nécessité de mettre l'ouvrage sous presse sitôt que tintera mon glas ! ».

En 1844, Chateaubriand apprend que la société qui a acheté ses mémoires en 1836, vend à Emile de Girardin le droit de les publier en feuilleton dans le journal *La Presse*. Il est malheureusement contraint de s'y résoudre et s'attèle à une nouvelle correction du manuscrit.
La publication en feuilleton débute le 21 octobre 1848. La publication en volumes confiée à l'éditeur Penaud, s'étend du 9 janvier 1849 jusqu'en 1850.

Dans les *Mémoires*, Chateaubriand met en scène sa vie : il retrace sa carrière d'homme de lettres, de voyageur et d'homme politique.
Dès les premiers livres, l'écrivain raconte son enfance à Saint-Malo où sa personnalité se forge au contact de la mer, sa jeunesse passée à Combourg et son éducation imprégnée des valeurs de la noblesse bretonne.
Les *Mémoires* constituent également une source précieuse de renseignements pour les historiens, car ils apportent un témoignage unique sur une époque traversée d'événements historiques majeurs auxquels Chateaubriand assiste de 1789 à 1841 : la Révolution, la République, l'Empire, la Restauration et la Monarchie de Juillet.

Extraits

1 L1 chapitre 5
La Vallée-aux-Loups, juin 1812
Combat contre les deux mousses

J'allais avec Gesril à Saint−Servan, faubourg séparé de Saint−Malo par le port marchand. Pour y arriver à basse mer, on franchit des courants d'eau sur des ponts étroits de pierres plates, que recouvre la marée montante. Les domestiques qui nous accompagnaient, étaient restés assez loin derrière nous. Nous apercevons à l'extrémité d'un de ces ponts deux mousses qui venaient à notre rencontre ; Gesril me dit : " Laisserons−nous passer ces gueux−là ? " et aussitôt il leur crie : " A l'eau, canards ! " Ceux−ci, en qualité de mousses, n'entendant pas raillerie, avancent ; Gesril recule ; nous nous plaçons au bout du pont, et saisissant des galets, nous les jetons à la tête des mousses. Ils fondent sur nous, nous obligent à lâcher pied, s'arment eux−mêmes de cailloux, et nous mènent battant jusqu'à notre corps de réserve, c'est−à−dire jusqu'à nos domestiques. Je ne fus pas, comme Horatius, frappé à l'œil, mais à l'oreille : une pierre m'atteignit si rudement que mon oreille gauche, à moitié détachée, tombait sur mon épaule.
Je ne pensai point à mon mal, mais à mon retour. Quand mon ami rapportait de ses courses un œil poché un habit déchiré, il était plaint, caressé, choyé, rhabillé ; en pareil cas, j'étais mis en pénitence. Le coup que j'avais reçu était dangereux, mais jamais La France ne me put persuader de rentrer, tant j'étais effrayé. Je m'allai cacher au second étage de la maison chez Gesril qui m'entortilla la tête d'une serviette.
Cette serviette le mit en train : elle lui représenta une mitre ; il me transforma en évêque, et me fit chanter la grand−messe avec lui et ses sœurs jusqu'à l'heure du souper. Le pontife fut alors obligé de descendre : le cœur me battait. Surpris de ma figure débiffée et barbouillée de sang, mon père ne dit pas un mot ; ma mère poussa un cri ; La France conta mon cas piteux, en m'excusant ; je n'en fus pas moins rabroué. On pansa mon oreille, et monsieur et madame de Chateaubriand résolurent de me séparer de Gesril le plus tôt possible.

1 L 1 Chapitre 7
Départ pour Combourg. − Description du château.

En sortant de l'obscurité du bois, nous franchîmes une avant−cour plantée de noyers, attenante au jardin et à la maison du régisseur ; de là nous débouchâmes par une porte bâtie dans une cour de gazon, appelée la *Cour Verte*. A droite étaient de longues écuries et un bouquet de marronniers ; à gauche, un autre bouquet de marronniers. Au fond de la cour, dont le terrain s'élevait insensiblement, le château se montrait entre deux groupes d'arbres. Sa triste et

sévère façade présentait une courtine portant une galerie à mâchicoulis, denticulée et couverte. Cette courtine liait ensemble deux tours inégales en âge, en matériaux, en hauteur et en grosseur, lesquelles tours se terminaient par des créneaux surmontés d'un toit pointu, comme un bonnet posé sur une couronne gothique.

Quelques fenêtres grillées apparaissaient çà et là sur la nudité des murs. Un large perron, raide et droit, de vingt−deux marches, sans rampes, sans garde−fou, remplaçait sur les fossés comblés l'ancien pont−levis ; il atteignait la porte du château, percée au milieu de la courtine. Au−dessus de cette porte on voyait les armes des seigneurs de Combourg, et les taillades à travers lesquelles sortaient jadis les bras et les chaînes du pont−levis.

La voiture s'arrêta au pied du perron ; mon père vint au−devant de nous. La réunion de la famille adoucit si fort son humeur pour le moment, qu'il nous fit la mine la plus gracieuse. Nous montâmes le perron ; nous pénétrâmes dans un vestibule sonore, à voûte ogive, et de ce vestibule dans une petite cour intérieure.

De cette cour, nous entrâmes dans le bâtiment regardant au midi sur l'étang, et jointif des deux petites tours. Le château entier avait la figure d'un char à quatre roues. Nous nous trouvâmes de plain−pied dans une salle jadis appelée la salle des Gardes. Une fenêtre s'ouvrait à chacune de ses extrémités, deux autres coupaient la ligne latérale. Pour agrandir ces quatre fenêtres, il avait fallu excaver des murs de huit à dix pieds d'épaisseur. Deux corridors à plan incliné, comme le corridor de la grande Pyramide, partaient des deux angles extérieurs de la salle et conduisaient aux petites tours. Un escalier, serpentant dans l'une de ces tours, établissait des relations entre la salle des Gardes et l'étage supérieur : tel était ce corps de logis.

Celui de la façade de la grande et de la grosse tour, dominant le nord, du côté de la Cour Verte, se composait d'une espèce de dortoir carré et sombre, qui servait de cuisine ; il s'accroissait du vestibule, du perron et d'une chapelle. Au−dessus de ces pièces était le salon des *Archives*, ou des *Armoiries*, ou des *Oiseaux*, ou des *Chevaliers*, ainsi nommé d'un plafond semé d'écussons coloriés et d'oiseaux peints. Les embrasures des fenêtres étroites et tréflées étaient si profondes, qu'elles formaient des cabinets autour desquels régnait un banc de granit. Mêlez à cela, dans les diverses parties de l'édifice, des passages et des escaliers secrets, des cachots et des donjons, un labyrinthe de galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés dont les ramifications étaient inconnues ; partout silence, obscurité et visage de pierre : voilà le château de Combourg.

1 L 3 Chapitre 3
Montboissier, juillet 1817.
Revu en décembre 1846.
Vie à Combourg. − Journées et soirées.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait, en soupirant, sur un vieux lit de jour de siamoise flambée ; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile ; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade, qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi−chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie qu'on ne le voyait plus ; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres : puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangions quelques mots à voix basse, quand il était à l'autre bout de la salle ; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait, en passant : " De quoi parliez−vous ? " Saisis de terreur, nous ne répondions rien ; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère et du murmure du vent.
Dix heures sonnaient à l'horloge du château : mon père s'arrêtait ; le même ressort, qui avait soulevé le marteau de l'horloge, semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avançait vers sa chambre à coucher, dépendante de la petite tour de l'est.
Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage ; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.
Le talisman était brisé ; ma mère, ma sœur et moi transformés en statues par la présence de mon père, nous recouvrions les fonctions de la vie. Le premier effet de notre désenchantement se manifestait par un débordement de paroles : si le silence nous avait opprimés, il nous le payait cher.
Ce torrent de paroles écoulé, j'appelais la femme de chambre, et je reconduisais ma mère et ma sœur à leur appartement. Avant de me retirer, elles me faisaient regarder sous les lits, dans les cheminées, derrière les portes, visiter les escaliers, les passages et les corridors voisins. Toutes les traditions du château, voleurs et spectres, leur revenaient en mémoire. Les gens étaient persuadés qu'un certain

comte de Combourg, à jambe de bois, mort depuis trois siècles, apparaissait à certaines époques, et qu'on l'avait rencontré dans le grand escalier de la tourelle ; sa jambe de bois se promenait aussi quelquefois seule avec un chat noir.

© CD92

Bibliographie

Œuvres complètes et recueils

Œuvres complètes, Paris, Ladvocat, 1826-1831, 31 vol.

- t. I et II (1826) : *Essai sur les révolutions*
- t. II (1827) : *Mélanges historiques*
- t. IV, V, V bis, V ter (1831) : *Études ou discours historiques*
- t. VI et VII (1827) : *Voyages en Amérique et en Italie*
- t. VIII, IX et X : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*
- t. XI, XII, XIII, XIV, XV : *Génie du Christianisme*
- t. XVI (1826) : *Atala*, *René*, *Les aventures du dernier Abencérage*
- t. XVII, XVIII, XVIII bis : *Les Martyrs*
- t. XIX et XX (1826) : *Les Natchez*
- t. XXI (1826) : *Mélanges littéraires*
- t. XXII : *Mélanges et poésies*, avec pour appendice (1831) : *Moïse*
- t. XXIV et XXV (1828 et 1827), *Mélanges politiques*
- t. XXVI (1827) : *Polémique*
- t. XXVII (1828) : *De la liberté de la presse*
- t. XXVIII (1831) : *Tables*.

Œuvres complètes, nouv. éd., précédée d'une étude littéraire sur Chateaubriand par Sainte-Beuve, Paris, Garnier [1861], 12 vol. Édition complétée en 1899-1900 par les *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Edmond Biré, 6 vol.

Œuvres romanesques et voyages, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Pléiade, 1969, 2 vol.

- t. I : *Atala* ; *René* ; *Les Natchez* ; *Voyage en Amérique* ; *Vie de Rancé*.
- t. II : *Les Martyrs* ; *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* ; *Les aventures du dernier Abencérage* ; *Voyage en Italie*.

Essai sur les révolutions ; *Génie du Christianisme* ; *Défense du Génie du Christianisme*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Pléiade, 1978

Grands écrits politiques, éd. Jean-Paul Clément, Imprimerie nationale, 1993, 2 vol.

- t. I : *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, 30 mars 1814 ; *Réflexions politiques sur quelques écrits du jour et sur les intérêts de tous les Français*, 27 novembre 1814.
- t. II : *De la Monarchie selon la Charte*, septembre 1816 ; *De la morale des intérêts et de celle des devoirs, ou Du système ministériel considéré dans ses effets moraux*, 5 décembre 1818 ; *De la Restauration et de la monarchie élective, ou Réponse à l'interpellation de quelques journaux sur mon refus de servir le nouveau gouvernement*, 24 mars 1831 ; *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille, ou Suite de mon dernier écrit : De la Restauration et de la monarchie élective*, 31 octobre 1831 ; *Lettre à MM. les rédacteurs de la Revue européenne*, 15 décembre 1831.

Écrits politiques (1814-1816), éd. Colin Smethurst, Genève, Droz, 2002

Œuvres complètes, sous la direction de Béatrice Didier, Paris, Honoré Champion, 2008-2016, 6 vol. parus à ce jour

- t. XVI (2008) : *Atala. René. Les Aventures du dernier Abencérage*, éd. Fabienne Bercegol, Colin Smethurst, Arlette Michel
- t. VI-VII (2008) : *Voyage en Amérique. Voyage en Italie. 5 jours à Clermont. Le Mont Blanc*, éd. Henri Rossi et Philippe Antoine
- t. I (2009) : "Préface" de l'auteur et *Essai sur les révolutions*, éd. Aurelio Principato et Emmanuelle Tabet
- t. VIII-IX-X (2011) : *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, éd. Philippe Antoine et Henri Rossi
- 2014 : *Le Congrès de Vérone*, éd. Jacques-Alain de Sedouy
- t. XXVI (1) (2016) : *Écrits politiques (octobre 1818-mars 1820) Le Conservateur*, éd. Colin Smethurst

Les mémoires

Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand (manuscrit de 1826), suivi de lettres inédites..., éd. Amélie Lenormant, Paris, Michel Lévy, 1874

Mémoires de ma vie, éd. Maurice Levaillant, Paris, Wittmann, 1948

Mémoires de ma vie (Manuscrit de 1826), éd. J.-M. Gautier, Genève, Droz, 1976

Mémoires d'outre-tombe, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Classiques Garnier, Classiques modernes, « La Pochothèque », 2e éd. revue et corrigée, 2003-2004, 2 vol.

Correspondance

Correspondance générale [1789-1824], éd. Louis Thomas, Paris, Champion, 1912-1924, 5 vol.

Correspondance générale [1789-1822 et 1824-1835], Paris, Gallimard, 1977-2010, 8 vol. parus à ce jour

- t. I (1977) : 1789-1807 ; éd. Béatrix d' Andlau, Pierre Christophorov et Pierre Riberette, avant-propos de Pierre Clarac
- t. II (1979) : 1808-1814 ; éd. Pierre Riberette
- t. III (1982) : 1815-1820 ; éd. Pierre Riberette
- t. IV (1983) : janvier 1821 - 30 mars 1822 ; éd. Pierre Riberette
- t. V (1986) : 1er avril - 31 décembre 1822 ; éd. Pierre Riberette
- t. VI : à paraître
- t. VII (2004) : 6 juin 1824 - 31 décembre 1827 ; éd. Pierre Riberette et Agnès Kettler
- t. VIII (2010) : 1828-1830 ; éd. Pierre Riberette et Agnès Kettler
- t. IX (2015) : 1831-1835 ; éd. Agnès Kettler

Lettres à Madame Récamier [1821-1847], éd. Maurice Levaillant et Emmanuel Beau de Loménie, Paris, Flammarion, 1951

Les dernières années de Chateaubriand (1830-1848), éd. Edmond Biré, Paris, Garnier, 1902

Sites Internet à découvrir

Les essentiels de la littérature (Gallica) consacré à Chateaubriand

Un accès éditorialisé, libre et gratuit, à une sélection de ressources numériques de la Bibliothèque nationale de France.

Quatre rubriques :

- découvrir : présentation synthétique de l'auteur en images sous forme d'exposition virtuelle
- rencontrer : entretien audiovisuel avec Bernard Degout, directeur de la maison de Chateaubriand (7'50'')
- explorer : album thématique consacré au manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe*
- approfondir : articles de Charles-Éloi Vial et de Marc Fumaroli ; chronologie.

Société Chateaubriand

Toute l'actualité de la Société Chateaubriand, créée par le Dr Le Savoureux à la Vallée-aux-Loups en 1930.

Sont également disponibles de nombreuses ressources documentaires et bibliographiques.

UNITÉ DES PUBLICS
https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

Pour toute information, envoyez vos demandes aux trois contacts suivants :

Fabienne Alves, chargée d'accueil et des réservations
falves@hauts-de-seine.fr
Tél. 01 55 52 13 00

Blandine Leclerc, chargée de médiation et de l'éducation artistique et culturelle
bleclerc@hauts-de-seine.fr

Olivier Grinhard, chargé de médiation et coordinateur des visites
ogrinhard@hauts-de-seine.fr

Réservation obligatoire

En pratique
Accueil du mardi au vendredi
Durée des activités : de 1h à 2h selon l'activité et le niveau du groupe
Accès unique au 87 rue de Chateaubriand - 92290 Chatenay-Malabry
Parkings à proximité
Possibilité de pique-niquer dans le Jardin de l'Aigle blanc (110 rue de Chateaubriand)

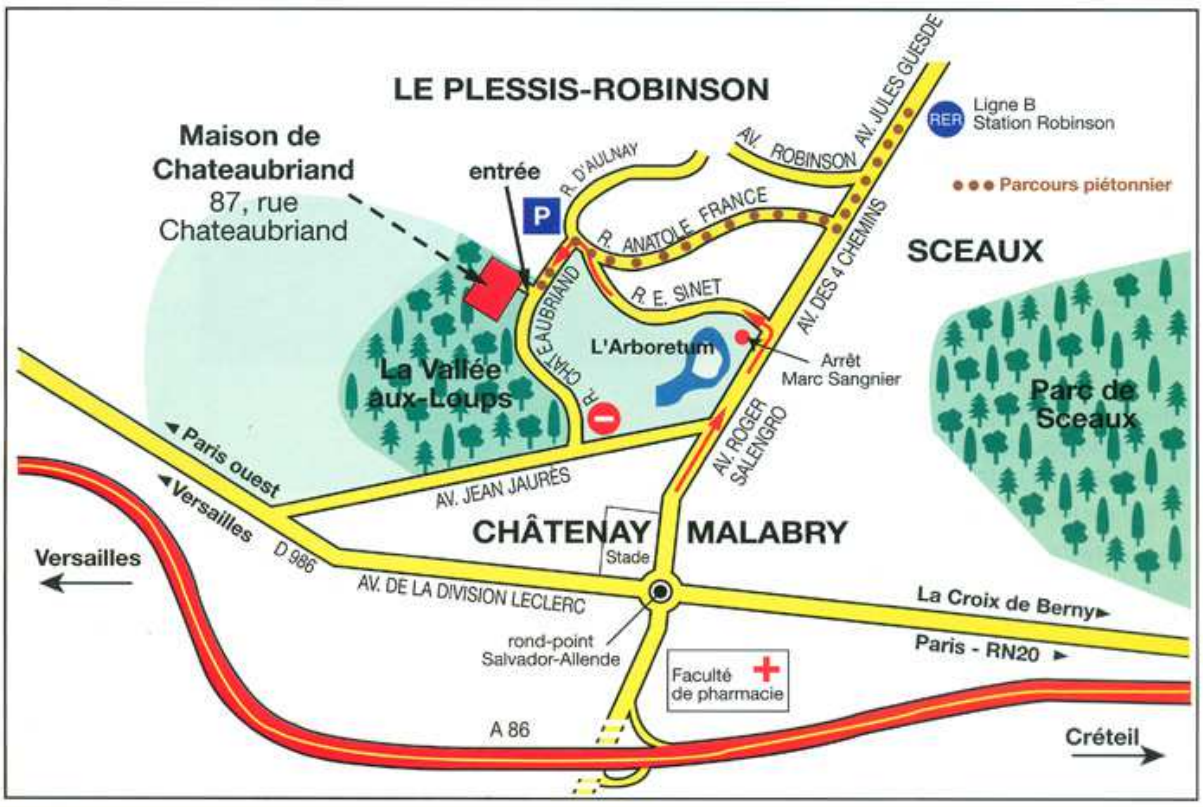
TARIF
Tarif unique pour toutes les visites et tous les ateliers : 40 € par classe (tous niveaux)*
Gratuit pour les professeurs et les accompagnateurs
* Tarif réduit à 15 € par classe pour les établissements classés REP

INFORMATIONS PRATIQUES

Domaine départemental de la Vallée-aux-Loups
Maison de Chateaubriand
87, rue de Chateaubriand - 92290 Châtenay-Malabry
Tél. : 01 55 52 13 00

Horaires d'ouverture
Maison
Fermée le lundi
Ouverte du mardi au dimanche :
De novembre à février : 13h-16h30
En mars : 13h-18h
D'avril à septembre : 13h-18h30
En octobre : 13h-18h
Week-end : 10h-12h et l'après-midi selon les horaires ci-dessus
Fermée le 1er janvier et le 25 décembre

Parc
(Les pique-niques sont autorisés dans le Jardin de l'Aigle blanc à 50 mètres du 87 rue de Chateaubriand - maison de Chateaubriand)
De novembre à février : 9h-17h
En mars : 9h-18h
D'avril à septembre : 9h-19h
En octobre : 9h-18h
Fermé le 1er janvier et le 25 décembre

Accès
Tous les renseignements sur les trajets et les horaires sont accessibles sur le site ou l'application www.**vianavigo**.com
RER B
Station Robinson (terminus), puis itinéraire piétonnier fléché (15-20 min)
Bus
RATP lignes 194 et 294 ; Transdev Vallée Sud Grand Paris, ligne 14
Voiture
A86 Créteil/Versailles – RD920 porte d'Orléans/Antony

https://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr/la-maison-de-chateaubriand/